

Le corps, lieu de repères pour les jeunes de la rue ou la quête d'un territoire d'appartenance

Diane Aubin

Volume 25, Number 2, Fall 2000

Itinérance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/014453ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/014453ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)

1708-3923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Aubin, D. (2000). Le corps, lieu de repères pour les jeunes de la rue ou la quête d'un territoire d'appartenance. *Santé mentale au Québec*, 25(2), 90–108. <https://doi.org/10.7202/014453ar>

Article abstract

The body, point of references for youths living on the street or their quest for a territory giving a sense of belonging

Many youths and young adults "living on the streets" wear or inscribe on their bodies distinctive signs: nicknames, torn or skilfully cut out clothes, restructured or inspired from another time, flamboyant hair colour and hairstyle, tattoo, piercing, painted masks on their face. Yet, the society in which they are brought up is marked by historical discontinuity and the values enhanced are that of excessive consumption likely to entail an over-investment to what pertains to the body. Our clinical observations as well as an incursion into the literature on tattoo and mask have brought us to draw notions of ritual, identification and transformation as tools of understanding various transformations having the body as object. The experiences of Stéphane and Lydia who took the risk of speaking through the therapeutic process, conveys their quest for a territory giving them a sense of belonging as well as an effort to appropriate their personal and often divided history inscribed within the body or its attributes.



Le corps, lieu de repères pour les jeunes de la rue ou la quête d'un territoire d'appartenance

Diane Aubin*

Plusieurs adolescents et jeunes adultes « de la rue » portent ou inscrivent sur leur corps des signes distinctifs : surnoms, vêtements troués ou savamment découpés, habits restructurés ou inspirés d'un autre âge, coiffures et teintures flamboyantes, tatouages, « piercings », masques peints sur le visage. Par ailleurs, la société dans laquelle ils grandissent est marquée par la discontinuité historique et la valorisation des conduites de consommation, susceptibles d'entraîner un surinvestissement de ce qui appartient au corps. Nos observations cliniques ainsi qu'une incursion dans les écrits sur le tatouage et le masque nous ont amenée à dégager les notions de ritualisation, d'identification et de transformation comme outils de compréhension des diverses transformations ayant le corps comme objet chez les jeunes de la rue. L'expérience de Stéphane et de Lydia, qui ont pris le risque de la parole par le biais du processus thérapeutique, rend compte de la quête d'un territoire d'appartenance et d'un effort d'appropriation d'une histoire personnelle morcelée s'inscrivant dans le corps propre ou ses attributs.

« Raccrocher les deux bouts, cela veut dire faire la part de l'héritage qu'on se laisse de génération en génération et voir comment la dernière pourrait faire son bout de chemin sans avoir à renier tous les acquis du passé. »

(Pierre Bourgault,
Moi, je m'en souviens)

Nous avons été appelée par notre travail dans un centre de jour qui offre des services aux jeunes de la rue¹ à créer les bases en vue d'un approvisionnement mutuel. Après une période d'adaptation², forts du sentiment d'appartenance envers Chez Pops³, les jeunes semblent s'être accoutumés, pour la plupart, à la présence d'une psychologue. Aujourd'hui, ils ont recours à nos services de façon spontanée ou à la suggestion d'un intervenant.

* L'auteure est psychologue et consultante clinique au centre de jour de l'organisme Dans la rue, à Montréal.

Notre travail auprès de ces jeunes nous permet de poursuivre et d'approfondir notre questionnement sur ce qui peut amener ou pousser ces jeunes à la rue, en considérant les facteurs subjectifs (propres à l'individu) et objectifs (propres à l'environnement) qui peuvent contribuer au phénomène de rupture. Il nous apparaît que, tout en rejetant certaines valeurs de la société actuelle, ces jeunes se font aussi le reflet (déformé certes, mais tout en couleurs) d'un contexte culturel marqué par les changements rapides et les transformations, les cultes de la jeunesse et du risque. Ils nous donnent à voir quotidiennement les diverses transformations qu'ils font subir à leur corps, à l'aide de marquages permanents ou éphémères, lesquels se présentent comme autant d'images que ces derniers donnent à lire et à voir : larmes peintes sur un visage, cartographie tatouée sur un crâne rasé, chevelures aux serpents de couleurs vives ou encore hérissées, vêtements de tissus et de métal montés de toutes pièces, fronts arborant audacieusement des signes abstraits, joues et langues percées, visages noircis à la manière de guerriers, etc. Un langage du corps semblant donner à voir ce qui ne peut être dit.

Dans un contexte culturel où les transformations corporelles et les conduites de consommation sont valorisées et même encouragées, est-il possible d'imaginer que des jeunes en rupture de liens, aliénés par la pauvreté et la précarité puissent être amenés à pallier l'absence de continuité de leur vécu en préservant des condensés d'expériences ou des morceaux de souvenirs par leur inscription sur le corps ou dans la peau et même à trouver des ersatz de relations ? Ayant son propre corps pour toute fortune, pourquoi ne pas y inscrire ce qui nous reste d'histoire, de désir et d'espoir ?

Par ailleurs, une incursion non exhaustive dans les écrits sur le tatouage et le masque nous rappelle que ces outils de ritualisation (Sanders, 1987) contribuent à la reconnaissance de l'identité et à valider l'inscription du sujet dans le corps social, par l'entremise de repères⁴. Il s'agit bien sûr d'outils aux « fonctions ancestrales » (Sanders, 1987, 400), encore effectives dans certaines sociétés et dans la nôtre aussi, particulièrement au sein de groupes marginalisés (motards, prisonniers, autres gangs) où l'affichage de ses couleurs officialise et renforce le lien d'appartenance au groupe tout en assurant la survie de celui-ci.

Une idée s'est imposée : à savoir que certains jeunes pourraient tenter, par le biais de transformations sur leur corps propre ou sur ses attributs, de compléter la structuration de leur identité s'est imposée. Puis, il y a Stéphane, Lydia et d'autres jeunes, qui ont pris le risque de se retrouver avec eux-mêmes en venant nous consulter, se détachant et se différenciant du groupe et nous autorisant ainsi à devenir l'écho de leur

parole et le témoin de leur histoire. Ils nous ont aidée à comprendre comment il avait été nécessaire de renforcer leurs propres limites corporelles et de circonscrire un espace vital fragilisé par trop d'intrusions, par l'entremise d'inscriptions sur leur corps ou de transformations corporelles diverses.

Le présent essai se veut une réflexion exploratoire sur ce qui peut amener les jeunes de la rue à trouver des points de repère les menant à accomplir ce qui apparaît comme une métamorphose identitaire à même leur propre corps. Mais avant d'aborder les fonctions attribuées au tatouage et au masque et donner la parole à Stéphane et Lydia, rappelons qui sont ces jeunes dits « de la rue » et la société dans laquelle ils évoluent en marge.

Qui sont les jeunes de la rue ?

Au Québec, environ 5 000 jeunes errent dans la rue (Jeffrey, 1995) et ont recours à des abris de passage, le temps de préparer un retour éventuel (sinon un non-retour), à l'école ou sur le marché du travail par une entrée autre que celle proposée. Tentant de survivre dans la rue, ils ont entrepris de vivre au quotidien, après avoir mis en veilleuse cartes d'identité et rôles sociaux.

L'expérience relationnelle de ces jeunes est marquée par la souffrance (Côté, 1996 ; Haley et Roy, 1999). L'absence de figures significatives, l'abandon, le rejet, la violence, la négligence ou l'indifférence de l'environnement les renvoient à eux-mêmes. La plupart du temps en rupture avec le milieu familial, ils éprouvent des difficultés relationnelles et d'attachement, présentent souvent une estime de soi faible sous des dehors confiants, ainsi que des sentiments de dépression ou de vide. Plusieurs ont peu d'espoir de se voir appuyés dans leur quête d'un mieux-être. Toutefois, il semble qu'ils ne renoncent pas tous à devenir quelqu'un.

Pour plusieurs, la rue est devenue leur espace de survie, le refuge de leur révolte, en plus de représenter la scène de leurs expérimentations. C'est aussi le lieu où vont se tisser des liens plus ou moins intenses avec les pairs. La rue, dure et aussi cruelle, représente pour certains une nouvelle famille où l'on peut trouver respect et entraide. La rue est préférée à un milieu (famille d'origine, famille ou centre d'accueil) perçu comme étouffant, incompréhensif, incohérent, abusif, violent, ou encore indifférent aux besoins d'affirmation et d'indépendance de l'adolescent ou du jeune adulte.

Pour des jeunes dont le parcours ne leur a pas permis pour une raison ou pour une autre d'avoir accès à la reconnaissance de la société,

devenir adulte peut paraître un défi insurmontable. Pris dans des « impasses identificatoires » (Chartier, 1997, 15), ils ont la tâche ardue de trouver des points d'ancrage qui leur permettraient de poursuivre cette démarche qui consiste à devenir adulte. Ils empruntent alors des chemins de traverse et donnent à voir et à entendre des éléments disparates de leur histoire personnelle souvent morcelée.

Chez plusieurs, le désir de communiquer et de se révéler à l'autre sans méfiance côtoie la crainte d'être à nouveau abusé, trahi, rejeté, abandonné. Aussi, il arrive que l'on se dévoile tout en restant muet et pensant masquer son corps, on en révélera les secrets intimes. Cela donne une communication souvent empreinte d'ambivalence, marquée d'imprévu, de reculs, de soubresauts et de rapprochements subis et menant à trouver d'autres points de repère que ceux fournis par la parole. Selon nous, ces jeunes sont dans une certaine mesure, à l'image de la société qui les a façonnés.

Une société en rupture

Devenir adulte, un être humain autonome, capable d'entrer en relation avec autrui et s'inscrire dans un rôle social, est un processus complexe impliquant de s'identifier au modèle proposé par une culture donnée (Artaud, 1985). Dans une société comme la nôtre, « les normes culturelles » (Artaud, 1985, 21) nécessaires à la structuration du moi ont subi des transformations importantes au cours des dernières années au point de devenir presque absentes (Bombardier et Saint-Laurent, 1989). Les balises servant à définir l'identité sociale sont de plus en plus liées à l'achèvement d'un parcours scolaire et au choix d'une carrière, réunissant au premier plan les valeurs de compétence, de compétition et de performance. En tant que structure essentielle dans l'édification de l'identité (Erikson, 1972), le monde des adultes, bien occupé et préoccupé à faire ou à conserver sa place au soleil, semble avoir perdu de sa crédibilité auprès des jeunes (Parazelli, 1999b) ou encore se désintéresse de sa fonction consistant à reconnaître l'individu qui se prépare à y jouer un rôle actif, en lui transmettant des normes et des règles de conduite qui lui serviront de balises toute sa vie.

La société québécoise est elle-même en rupture de liens depuis près d'un demi-siècle. Dans un désir de se libérer du poids des institutions religieuses, elle s'est retrouvée à rejeter une part importante de son héritage (Johns et Rudel-Tessier, 1993) avec ce que cela comporte de rupture avec le passé, d'absence de rites et de certitudes, d'ambivalence dans l'exercice de la discipline et de l'autorité (Bombardier et Saint-Laurent, 1989). Tronquée d'une partie de son histoire et cherchant à

s'émanciper, à se redéfinir et à être reconnue pour ce qu'elle a d'unique, la société québécoise est à nouveau accablée par le poids d'un taux de suicide alarmant chez les jeunes (Baril, 1997) — lequel taux serait en ascension chez les jeunes de la rue, selon un rapport de la Direction de la santé publique (1998). Le nouvel ordre politico-économique-industriel (Haineault et Roy, 1984) a entraîné un effondrement des valeurs morales qui servaient à valoriser ou à sanctionner les comportements ou les choix (comme celui du suicide). Libérés de tabous et de contraintes mais aussi désorientés, nous sommes encore à tenter de nous positionner par rapport à une multitude de choix et d'orientations possibles que sous-tend ce nouvel ordre des choses. Notre société aspire à évoluer et à progresser, malgré son malaise, propulsée dans la conduite valorisée de la consommation et soutenue par « l'idéologie de l'individualisme » (Parazelli, 1999, 9) et l'exaltation de la jeunesse.

Le nouvel ordre économique a entraîné avec lui un désinvestissement important des questions existentielles parallèlement à un surinvestissement de ce qui appartient au corps, « l'ultime valeur devant la précarité des relations sociales » (Lamer, 1995, 157). En investissant son propre corps (directement ou indirectement par l'appropriation de biens), le sujet poursuit un objectif de satisfaction immédiate, en même temps qu'il peut éprouver le sentiment de faire partie d'un corps social particulier (groupe, idole, etc.) auquel est associé l'objet de son investissement. Rien ne l'oblige alors à s'engager dans la relation (Haineault et Roy, 1984) ou à s'impliquer, puisque la reconnaissance de son appartenance à un groupe ou à une idéologie est reportée sur la possession de l'objet dont il retire jouissance et valorisation narcissique.

Dans une société où les structures ritualisantes sont de plus en plus effacées et où l'on constate « l'effritement d'une communauté » (Lamer, 1995, 155), se pourrait-il que l'image et l'objet qui soutiennent celle-ci puissent tenir lieu de contenant (Tisseron, 1997) et que le corps puisse devenir l'ultime refuge, lieu d'attache et d'appartenance pour le sujet en rupture de liens, renvoyé à écrire lui-même son histoire dans l'incertitude de son destin ?

Le corps, territoire d'appartenance

Le jeune de la rue n'est pas en tout point différent des autres individus. Il s'efforce lui aussi de se déterminer à partir d'indices plus ou moins fixes ou interchangeable, éphémères ou plus durables, qui contribuent à lui procurer une sécurité temporaire et un sentiment d'identité. Lui aussi tente de se reconnaître à l'aide d'images et grâce à des objets et tout ce qui a trait au corps a une importance primordiale à ce stade du

développement. De la même manière que d'autres jeunes peuvent le ressentir, le jeune de la rue exprime le besoin d'éprouver les limites de son corps.

À ce stade d'apprentissage de la vie, il reviendrait à l'environnement (parents, éducateurs, professeurs, etc.) la tâche de circonscrire des lieux d'épreuves qui leur permettraient de se surpasser sans mettre leur vie en danger. Quand le jeune n'a pas ou n'a plus ce support pour l'appuyer dans son désir de se dépasser afin de mieux se définir ensuite comme adulte, il peut se placer en position de vulnérabilité extrême, frôlant même la mort ou le point de non-retour.

Pressé par la survie et la précarité, le jeune de la rue peut se mettre à chercher des points de repère concrets afin de ne pas ressentir l'insécurité, la solitude, la peur, l'angoisse ou l'impuissance. L'impossibilité d'exercer une quelconque forme de maîtrise sur les aspects de sa propre vie aura peut-être bloqué l'accès à la symbolisation et ce, bien avant son arrivée dans la rue. Le groupe (ou le couple) apparaît alors comme un lieu privilégié de référence et de sauvegarde.

Mais, dans la rue, il n'est pas rare que le groupe échoue dans le rôle de protecteur qui lui était dévolu, manquant lui-même de stabilité ou de cohérence ou encore saboté de l'intérieur par les conséquences associées aux conduites de consommation de drogue ou d'alcool. L'individu peut en venir à se replier sur son territoire corporel, devenu refuge ultime. Dans certains cas, cela peut donner lieu à des expérimentations diverses mettant en péril la sécurité personnelle et la santé ou à l'expression de désirs par le biais de ce qui appartient au corps ; des envies de s'engager, de participer, d'être reconnu, de maîtriser (ses sensations corporelles), d'explorer, de contrôler, de manipuler.

Dans le dénuement de la rue, les balises qui pourraient soutenir les expérimentations sont fragiles, floues et leurs limites repoussées. En apparence rupture avec son passé (Poirier et al., 1999), le jeune de la rue semble parfois se comporter comme s'il pouvait braver la mort et se suffire à lui-même, dans une sorte de démonstration omnipotente de ses capacités à surmonter les épreuves rencontrées. Ici encore, il nous apparaît jusqu'à un certain point en accord avec notre société, dans la mesure où celle-ci valorise les conduites à risque (Direction de la santé publique de Montréal centre, 1998) en donnant à voir et à applaudir des individus défiant la mort, comme s'ils n'avaient rien à perdre.

Plusieurs jeunes mettent à l'épreuve leur résistance à la souffrance, leur courage et leur témérité en consommant des drogues et de l'alcool ; l'usage de ces produits n'est pas propre aux jeunes de la rue, on le sait.

Ces derniers, par contre, souffriraient de la précarité de leur sentiment d'identité et seraient plus enclins à adopter des comportements révélant un désir de se mettre à risque en s'infligeant « des états de souffrance volontaire » (Jeffrey, 1995, 174).

Parmi les expériences qu'ils font subir à leur corps, l'épreuve du tatouage jouit d'une grande popularité et détient sa part de plaisir et de souffrance. Les jeunes se tatouent de manière artisanale, mais font plus souvent appel à un tatoueur expérimenté. Dans la rue, le tatouage recouvre ses lettres de noblesse. Il s'offre comme un moyen, parmi d'autres, de s'arrêter et de se retrouver momentanément dans le labyrinthe de cette période de la vie.

De l'histoire du tatouage

D'abord apprécié pour ses qualités esthétiques et séductrices (Sanders, 1987), le tatouage est aussi l'indice d'une individualité recherchée ou d'une marginalité souhaitée, comme chez certains criminels, ou encore d'un statut respecté comme chez les chefs de tribus Maori. Il est aussi prisé par des individus en quête d'aventure et d'engagement profond et il symbolise souvent des sentiments intenses, comme l'amour passionnel ou la révolte. Dans certains cas, il peut même être investi d'un caractère sacré ou religieux et associé à une fonction de protection (Caruchet, 1976).

Depuis des siècles, le tatouage apparaît comme un « élément d'identification » (Caruchet, 1976, 248), un accomplissement de la quête d'identité (Sanders, 1987) et un moyen de distinguer le soi de l'autre. Dans certaines sociétés, il sert à marquer la différence de genre, lors de rites de passage. À toutes les époques et dans plusieurs sociétés, il fut un outil privilégié de définition du statut d'une personne, de marginalisation et d'ostracisme (Erikson, 1986 ; Maranda, 1993 ; Steiner, 1990).

Dans certaines sociétés, le tatouage peut même se révéler un outil de structuration du système socio-politique. En effet, il existerait un lien entre un style particulier de décoration sur la peau et la qualité de l'organisation politique d'un peuple. Une organisation sociale fixe, par exemple, caractérisée par une hiérarchie rigide - telle qu'observée chez le peuple Polynésien (l'origine du mot est d'ailleurs polynésienne : tatu) - aura tendance à valoriser le tatouage au point où certains chefs Maori auront le visage entièrement couvert de dessins abstraits (Steiner, 1990).

En 1987, Sanders s'est intéressé à ce qui motive les gens à vouloir acquérir un tatouage. Frappé par la confiance spontanée que les clients manifestent envers le tatoueur, il y a vu la possibilité d'une recherche

inconsciente de rites initiatiques. La douleur inhérente au processus rappelle les valeurs d'endurance et de courage associées aux rituels de passage. Tout en ayant les caractéristiques d'un « achat impulsif » (405), il est aussi un « événement social » (406). Il permet d'affirmer sa différence et rend compte d'un besoin d'affiliation et de reconnaissance en plus d'être un condensé symbolique d'expériences. Par une inscription indélébile sur leur peau, plusieurs personnes désirent marquer un changement important dans leur vie, comme si cela leur permettait de s'approprier à nouveau leur corps et d'y inscrire un certain savoir.

Dans la société occidentale, le tatouage ne fait pas partie d'un rite de passage proprement dit, dans la mesure où il n'est pas explicitement validé par la culture. Que le sujet entretienne avec lui un rapport religieux ou tribal, sa nature indélébile rend compte néanmoins du désir de fixer dans le temps et l'espace un sentiment ou une expérience émotionnelle dont l'individu veut retenir l'essence, mais dont le sens n'est pas nécessairement partagé par la communauté, ni même par le groupe d'appartenance. L'expérience émotionnelle qui résulte de l'épreuve subie demeure enkystée dans le dessin tatoué, sans qu'il y ait eu accession à un statut particulier. Au bout d'un certain temps, le dessin tatoué prend valeur d'image ou d'objet plus ou moins investi de significations, selon la place qui lui est attribuée dans l'équilibre narcissique de l'individu.

Le tatouage chez les jeunes

La popularité du tatouage chez certains jeunes de la rue pourrait rendre compte d'une recherche de stimulations tactiles (expériences de plaisir et de douleur), de besoins de se différencier et de s'affirmer et de la nécessité de s'inscrire dans le social en marquant son unicité, voire sa marginalité. Ce faisant, le jeune se reconnaît comme un être original et différent. Il peut même, dans certains cas, accéder à un statut particulier au sein de son groupe.

Parfois, le marquage corporel sera même institué comme mesure d'intégration ou d'acceptation au sein d'un groupe. Par ailleurs, nous pensons qu'un jeune choisit de se faire tatouer en répondant à une exigence plus ou moins consciente d'appartenance au groupe, créant lui-même, par l'inscription d'un ou de plusieurs tatouages sur sa peau, la représentation mentale d'un « groupe-corps » (Anzieu, 1999, 218) dont il souhaiterait être issu ou faire partie et qui ne correspond pas nécessairement à un groupe qui l'accueille réellement en son sein. Ce groupe-corps auquel on s'associe par l'adoption de marques ou d'indices spécifiques, permanents ou malléables, aurait pour fonction de renflouer le narcissisme particulièrement fragilisé de l'individu en rupture.

Grâce à ces images repères, équivalentes à des traces symboliques d'expériences relationnelles ou émotionnelles plus ou moins chargées, le sujet peut commencer à modeler la part de ce qui lui appartient dans ce corps trop étranger à soi, que l'on voudrait plus unifié, cohérent, moins instable et auquel on voudrait se lier plus intimement pour s'y reconnaître.

Le « journal personnel » de Stéphane

Stéphane aime se faire tatouer le corps. Cela lui procure « un mal qui soulage ». Il fait présentement l'apprentissage du métier de tatoueur auprès de son frère aîné et aimerait éventuellement ouvrir son propre studio. Il vient d'acquiescer un nouveau tatouage qu'il a décidé d'arborer sur son crâne à demi-rasé. Ce dessin dans sa peau est venu remplacer la géométrie en équilibre du « mohawk ». Chacun de ses tatouages est relié à un événement important de sa vie ou au souvenir d'une personne. Il en est de même pour les nombreux « piercings » qui donnent à son visage une configuration particulière, orientant le regard vers le haut.

Stéphane a 22 ans. Il vient nous consulter au moment où il s'inquiète de sa capacité de se détacher du réel. Récemment, il s'est retrouvé dans un lieu sans trop savoir comment il avait fait pour s'y rendre. Il craint aussi de rencontrer son image dans le miroir (il a pourtant plusieurs miroirs chez lui) et éprouve la bizarre impression que quelqu'un se cache dans son dos. Il se plaint de n'avoir pas eu d'encadrement quand il était jeune ; il pense qu'il aurait aimé recevoir des ordres. À l'école, il s'arrangeait donc pour qu'on s'occupe de lui en cherchant à se faire punir ; cela lui apportait une forme de reconnaissance et la preuve qu'il était une personne. Comment voit-il l'avenir ? C'est avec prudence qu'il y pense car il a dû survivre au présent trop longtemps, l'espoir était absent de son quotidien. Son passé est semblable à celui d'autres jeunes qui ont connu la vie dans la rue : marqué par le chaos et l'expression de la violence. Cependant, Stéphane aime rêver, c'est son seul loisir, dit-il. Il s'est inventé un monde où il pouvait avoir la paix, à travers l'écriture surtout, « sa sortie de secours » qui le protège aussi de la consommation de drogue.

À un point donné de son cheminement thérapeutique, Stéphane explore la relation avec son propre corps trop lourd et élabore sur les mécanismes qu'il a érigés pour composer avec les limitations qu'il lui impose (il a développé un problème d'obésité suite à un traitement médical subi alors qu'il était encore un jeune enfant et il éprouve maintenant énormément de difficulté à accepter son physique). Ayant beaucoup souffert du jugement des autres et des regards intrusifs, Stéphane a

entrepris de recouvrir son corps de tatouages, proposant ainsi aux regards irrespectueux une sorte d'écran constitué d'images, de formes et de couleurs. Il se couvre du même coup d'une sorte d'enveloppe protectrice, laquelle lui permet de se sentir plus à l'aise dans sa peau.

Le processus thérapeutique lui a permis de résoudre un deuil non résolu, en le déculpabilisant de la mort de son père et lui offrant la possibilité de reconstruire et de garder une image positive de la figure paternelle. Il veut reprendre contact avec sa famille et rêve de voyager. Plus confiant en lui-même, il a renoué avec ses projets personnels. Il s'intéresse à la théologie et souhaite écrire des livres dans le but d'éveiller la capacité de rêver chez ceux qui l'ont « enterrée ». Il se passionne pour la photographie ; elle lui offre la possibilité d'éprouver la liberté et la légèreté de sa propre image en photo. Son corps tatoué ne l'a pas empêché de travailler avec des « gens en cravate », dans un milieu très dissemblable à ce qu'il connaissait. Les portes s'ouvrent devant lui et il continue d'acquérir de nouveaux tatouages, lesquels s'ajoutent à ce qu'il nomme son « journal personnel », sa « bible ». Ils sont choisis pour faire du sens avec ceux déjà existants et viennent ponctuer les étapes de son évolution. Stéphane poursuit sa route, fort de ses acquis, avec des rêves plein la tête et le défi d'« apprendre à vivre avec » son corps.

Pour Stéphane, le marquage corporel semble participer à la nécessité « d'exister d'abord comme moi corporel » (Anzieu, 1999, 226). En circonscrivant des formes, des images et des couleurs chargées de représentations sur son corps propre, sa peau et les éléments qui l'habillent, Stéphane en est arrivé à forger un espace personnel confortable au sein duquel il se reconnaît. L'ensemble ainsi constitué lui reflète une image syntone de lui-même, éprouvée dans son unicité.

Maranda (1993, 24) a dit du tatouage qu'il était un « masque permanent ». On pourrait dire de Stéphane qu'il a *masqué* son corps afin de l'habiter. Son histoire semble lui donner raison d'avoir eu recours à cette stratégie exceptionnelle d'adaptation. Il est intéressant de constater que le masque partage avec le tatouage les mêmes fonctions de différenciation et d'identification (Chevalier et Gheerbrant, 1982). Comme le tatouage, il est le témoin d'une transformation (Napier, 1986).

Le corps masqué

Il arrive à des jeunes d'arborer un tatouage sur le visage ou encore de se maquiller de façon théâtrale. À la manière d'un masque, des formes et des traits autres que ceux qui servent à embellir les lignes naturelles du visage y sont dessinés et interpellent directement l'imaginaire de l'autre (Maertens, 1978) : larmes évoquant la tristesse d'un Pierrot,

traits noirs faisant apparaître des visages de guerriers, yeux étoilés et lèvres pointillées rappelant des personnages de contes de fées, tracés abstraits et gracieux, etc. Le *masque* ainsi créé s'accompagne parfois d'un changement dans la tenue vestimentaire et l'effet obtenu peut être dramatique. Le visage masqué (par le crayon ou le tatouage) intrigue, questionne, fascine ou inquiète.

De l'histoire du masque

Le masque a cette particularité d'être une « peau » extérieure (Maertens, 1978). Tantôt médiateur, tantôt écran, il évoque sans dire, révèle en même temps qu'il dissimule. Sorte de permis de fausse identité, il rend compte d'une quête sans cesse renouvelée de soi-même (Jarry, 1987, 5).

Son origine rend compte de l'entrée du tiers dans l'évolution du sujet. Découvert par la femme (porteuse des lois de la fertilité et de la fécondité), son usage aurait été récupéré par l'homme (porteur de la loi du Père, par laquelle se structure le social). Le masque viendrait ainsi supporter la création d'un ordre dans le chaos originel (Maertens, 1978). Son histoire est riche et sa fonction symbolique varie, selon l'usage que l'on en fait (Chevalier et Gheerbrant, 1982, 614). À certaines époques et encore aujourd'hui dans certains pays, c'est le véhicule par lequel on peut faire parler le sacré (Maranda, 1993). Il permet de questionner le monde des morts et des esprits et d'en revenir plus connaissants. Son pouvoir fluctue selon qu'il est utilisé lors des mascarades ou lors des rites mortuaires ou d'initiation.

Dans certaines sociétés, il contribue à structurer l'identité, en se faisant le véhicule de transmission des règles et d'un certain savoir tout en venant satisfaire un désir de sécurité (Maertens, 1978). Il renvoie essentiellement aux notions de métamorphose et de changement (Maranda, 1993). Au carrefour de la réalité et de l'imaginaire, il permet de questionner l'un et l'autre et offre l'occasion d'appivoiser la part obscure de soi avec ce que cela comporte de peurs, d'incertitudes et de désirs, en empruntant le chemin d'une identité autre.

En ce sens, le visage masqué « questionne l'inconscient refoulé » (Maertens, 1978, 111) et ouvre la voie à l'expression d'un conflit intérieur, de désirs ou de pulsions contradictoires, projetés dans le masque ou à travers lui (Maertens, 1978 ; Pernet, 1988). Il autorise l'illusion et sert à représenter les aspects bons et mauvais de l'âme humaine (Maertens, 1978). Il permet au sujet de se projeter, de prendre une distance et de se considérer autre pour un temps.

Nous croyons que les maquillages, les coiffures, les teintures et les vêtements confectionnés par les jeunes de la rue peuvent, dans certains cas, exercer des fonctions similaires à celles du masque. Dans la mesure où ils peuvent rendre compte d'un effort de différenciation et d'un désir d'identification, ils se présentent comme les indices d'une transformation. De ces constructions variées et souvent surprenantes d'imagination et d'ingéniosité, un savoir semble vouloir s'ériger et s'articuler par le rassemblement de morceaux dissemblables, incongrus, provenant parfois de matières diverses récupérées.

Lydia : « Rassembler les morceaux »

Lydia, 20 ans, est venue frapper à notre porte dans l'espoir d'avoir un espace pour parler de son passé, lequel disait-elle, la tourmentait à nouveau sous forme de fantasmes, visions, images en lien avec les abus subis dans son enfance mais dont elle ne pouvait décoder le sens. Elle craignait de détruire les liens, déjà ténus avec ses amis en les prenant pour confidentes.

Pendant nos toutes premières rencontres, son discours était fortement marqué par des préoccupations écologiques. Elle présentait une imagination étonnante quand il s'agissait de proposer des alternatives pour contrer la destruction de la planète. Par ailleurs, elle le faisait d'une voix faible et souvent monocorde qui ne contribuait pas à donner du poids à ses revendications. Se donnant à notre regard, elle semblait attendre un écho plus qu'une parole.

L'écologie était pour elle une source d'espoir en même temps que la métaphore d'une reconstruction personnelle possible mais combien difficile. La persévérance dans ce discours, même après que Lydia ait reconnu le lien avec sa propre histoire, semblait lui permettre d'exprimer et d'apprivoiser, en les maintenant à distance, sa révolte et sa colère vis-à-vis les aînés et les parents qui ne l'avaient pas protégée et sauvée des abus. En même temps, ses préoccupations pour la planète imposaient les valeurs qui devaient servir de balises à l'établissement de notre relation : respect, non-abus de son espace psychique et non-violation de son espace corporel, avec bien sûr, l'espérance d'être préservée et réparée.

Nous avons pris un certain temps à accorder de l'importance à la manière dont elle se vêtait et se coiffait ou colorait ses cheveux. Pourtant, la variabilité de sa tenue vestimentaire contrastait avec le ton de ses dénonciations. Ses habits et accessoires, tantôt troués savamment ou négligemment, tantôt recousus ou brodés minutieusement, questionnaient notre regard. Bien que Lydia arbora quelques « piercings », elle semblait privilégier les enveloppes corporelles malléables.

Rarement, se présentait-elle vêtue de la même manière. Dans sa façon de porter ou d'être portée par ses vêtements, elle nous laissait voir ce qui se révéla appartenir à des préoccupations majeures en rapport avec sa peau. Elle commença à démontrer de l'inquiétude concernant les soins à apporter à celle-ci et se raccrocha peu à peu à son histoire personnelle, délaissant le recours systématique à l'écologie.

S'ensuivirent des remémorations douloureuses d'expériences marquées dans sa chair, la non-protection de la petite fille qu'elle avait été, les souvenirs d'affrontements agressifs avec une mère dont les représentations internes exerçaient en elle une emprise plus profonde qu'elle ne l'avait imaginée, révélant un attachement mortifère (Haineault, 1990; Monette, 1990). Lydia prit conscience qu'elle avait renoncé à ses propres désirs; elle se découvrait liée à une mère dont elle croyait qu'il lui faudrait prendre soin un jour. Elle commença à verbaliser sa colère, ce qui libéra l'expression des sentiments de culpabilité et de tristesse proche du désespoir. Elle était persuadée pendant quelque temps que ses pulsions agressives, si elles devaient se manifester dans son discours, allaient véritablement entraîner la mort ou la destruction de l'objet visé, nous incluse. Que de fois elle aurait voulu « sortir » de sa peau, meurtrie, abîmée de trop d'abus. Elle reprit confiance en son imaginaire, lequel nous avait-elle dit un jour, lui avait permis de survivre et sauvagée de la folie.

La minutie et le talent avec lesquels elle pouvait recoudre et broder une pièce de tissu ou encore coiffer et teindre ses cheveux révélèrent un espace de créativité qu'elle semblait avoir préservé des atteintes traumatiques, un champ possible pour la sublimation. Le rapport que Lydia entretenait avec le vêtement et avec ses cheveux, semblait se traduire, sur le plan psychique, par un effort de consolidation d'une « enveloppe » (Anzieu, 1985) qui aurait pu contenir ses fantasmes et ses rêves. Les altérations qu'elle avait choisies de faire subir à sa peau (« piercings », tatouages) rendaient compte de son désir de s'appropriier son corps en y imposant sa marque, bien qu'elle exprima une certaine inquiétude par rapport aux excès que pouvaient entraîner ces pratiques. Elle acceptait maintenant de soigner et de réparer sa peau, à laquelle avait été dévolue la fonction de tenir à distance l'intrus, l'éventuel abuseur. Des rêves révélèrent des indices de « restauration de l'enveloppe maternelle » (Dembri, 2000) et de l'appropriation de son corps, différencié de celui de la mère. Peu à peu, des représentations positives d'elle-même se consolidaient.

Lydia en vint à élaborer quelques projets d'avenir, empreints de sa quête d'un monde meilleur dépossédé des biens matériels, mais qui tenaient compte de ses aptitudes et de ses goûts. Elle entrepris des activi-

tés qui lui permirent d'entrer en relation avec les autres sur un mode constructif et au sein desquelles elle put entrer en contact avec son corps de façon créatrice. Elle continue d'explorer et d'appriivoiser ce que signifie être en relation (Roy, 1999), plus consciente de la source de sa crainte d'être destructrice pour l'autre. Prudemment, elle commence à exprimer ce qui ne lui plaît pas. Consciente de ses qualités, il lui reste à vaincre sa crainte de les faire connaître à l'autre.

Manifestement, Lydia porte maintenant en elle un désir conscient de vivre. Courageusement, elle poursuit sa route, espérant et se décourageant parfois, mais toujours elle s'interroge. Elle sait maintenant que son passé est bien le sien. Elle est en voie de s'approprier sa vie, sa peau, recousant les pans de son histoire, avec ses heurts, ses trous, ses quelques belles images dénichées parmi les cicatrices, pour enfin en venir à entrer dedans. Elle veut connaître ses « origines » et continue de « rassembler les morceaux » de son histoire qui manquent à son savoir.

Pour Lydia, sa coiffure et ses vêtements étaient investis de fonctions qui rappellent celles du masque. Faisant office d'écran, de médiateur et de deuxième peau, ils supportaient les efforts de Lydia pour se différencier et se libérer de liens mortifères. Ils lui ont permis d'élaborer des échanges entre l'intérieur et l'extérieur, d'y déposer des fantasmes et des représentations de soi, le temps de réparer sa vraie peau et de la rendre « habitable ».

Lydia nous aura réappris, avec Stéphane, l'importance du regard d'un être humain pour qu'un autre puisse aller au bout de sa métamorphose. Nous les remercions tous les deux d'avoir généreusement collaboré à cet article.

Conclusion

Pour les jeunes dont le vécu est pavé d'expériences douloureuses inscrites dans leur chair et qui ont été privés de communication authentique, il y a urgence de trouver des zones de contact et des points de repère dans leur histoire morcelée et celle qu'on leur a léguée.

Bien que fragiles et préoccupés par la survie, il arrive que les exigences de la vie dans la rue puissent permettre à certains jeunes de se remettre en contact avec leur propre désir d'autoconservation et susciter en eux l'urgence d'une communication. Ayant peu d'emprise sur leur histoire, ils visent à recouvrer un sentiment d'identité et d'unicité en tentant de s'approprier, dans un premier temps, un corps qui leur échappe.

Investir son corps, inscrire sur sa peau des fragments de son histoire personnelle, n'est-ce pas là un moyen de revêtir une certaine identité ?

Cela peut permettre, pour un temps, de recouvrer un certain contrôle sur sa réalité en organisant son « vécu corporel » (Denner, 1967, 167). Par le biais du marquage du corps ou de transformations diverses ayant le corps pour objet ou ses attributs, des jeunes se trouvent à exprimer leurs besoins de différenciation, d'identification et d'inscription dans le social. Nous avons vu comment ces constructions peuvent rendre compte d'un effort de réparation, de reconstitution des limites corporelles et de restauration de leur fonction protectrice ; comment elles peuvent aussi contribuer à pallier les manques d'un schéma corporel mal consolidé.

Le corps tatoué ou masqué est un médiateur puissant. Il porte les indices d'un savoir personnel enfoui, véhicules de la parole au « Je » qui n'a pu se faire entendre autrement. Il rend compte d'un possible processus de reconstruction de l'espace personnel et représente une voie d'accès privilégiée vers l'histoire du jeune au même titre que ses dessins, collages ou poèmes (Dembri, 1998).

Plusieurs jeunes de la rue souffrent de ne pas se reconnaître. Il y a près de trente ans, Erikson (1972, 12) notait déjà que plusieurs adolescents souffraient d'avoir « perdu le sens de leur identité personnelle (personal sameness) et de leur continuité historique ». Il rappelait que dans sa quête d'identité, l'adolescent a besoin d'être guidé, orienté, supporté et bien sûr aimé.

À nous de leur tendre la main et de leur offrir un cadre sécurisant et signifiant ainsi que des modèles (Chartier, 1997) qui pourront leur permettre de compléter leur métamorphose et consolider leurs frontières du soi (Lichtenberg, 1975) avant que leur démarche d'accession à l'indépendance et au statut d'adulte ne les conduise à leur perte plutôt qu'à une autonomie véritable. Accordons-leur du temps, un espace et un regard pour les aider à se souvenir et à rassembler « les morceaux du casse-tête » (Lydia).

Notes

1. Différents termes sont employés pour désigner ces jeunes : sans-abri, errants, jeunes itinérants.
2. Au début de la première année de notre travail au centre de jour, des ateliers d'expression par l'art dramatique étaient offerts aux jeunes (l'auteur est aussi diplômée du Conservatoire d'art dramatique de Québec).
3. Chez Pops est le nom que les jeunes ont donné au centre de jour, en hommage au fondateur de l'organisme (décembre 1988), le père Emmett Johns. Ouvert en 1997, le centre accueille une moyenne de 150 jeunes par jour, dont l'âge varie entre 12 et 25 ans. Chaque jour, ils ont droit à un re-

pas. Outre nos services, ils ont accès à l'école (cours de français et de mathématiques), l'infirmerie, le suivi à domicile (pour les jeunes mères et pères), des salles de musique, d'informatique et un atelier d'art.

4. Un repère peut être une marque ou une indication qui sert à retrouver ou à situer quelque chose ; il réfère aux notions de temps, d'espace et d'ordre.

RÉFÉRENCES

- ANZIEU, D., 1985, *Le Moi-peau*, Bordas, Paris.
- ANZIEU, D., 1999, *Le groupe et l'inconscient, L'imaginaire groupal*, Dunod, Paris.
- ARTAUD, G., 1985, *L'adulte en quête de son identité*, Éditions de l'Université d'Ottawa.
- BARIL, A., 1997, Les suicidés de la société québécoise, *Combats : Pour un humanisme combattant*, 2, 3, 26-27.
- BOMBARDIER, D., SAINT-LAURENT, C., 1989, *Le mal de l'âme, Essai sur le mal de vivre au temps présent*, Robert Laffont, Paris.
- CARUCHET, W., 1976, *Tatouages et tatoués*, Tchou, Poitiers.
- CHARTIER, J.-P., 1997, Freud et les jeunes des banlieues, *Psychologie Québec*, 14, 3, 14-15.
- CHEVALIER, J., GHEERBRANT, A., 1982, *Dictionnaire des symboles*, Robert Laffont, Paris.
- CÔTÉ, D., 1996, Une seule porte reste ouverte aux itinérants, celle qui donne sur la rue, *Psychologie Québec*, 13, 6, 15-17.
- DEMBRI, N., 2000, *Communication personnelle*, Montréal.
- DEMBRI, N., 1998, *Introduction au psychodrame et aux interventions à caractère symbolique, Atelier thématique en santé mentale 2*, Éducation permanente, Université de Montréal.
- DENNER, A., 1967, *L'expression plastique : Pathologies et rééducation des schizophrènes*, Les Éditions sociales françaises, Paris.
- DIRECTION DE LA SANTÉ PUBLIQUE DE MONTRÉAL CENTRE, 1998, *Le « Défi de l'accès » pour les jeunes de la rue*, RRSSMC.
- ERIKSON, E. H., 1972, *Adolescence et crise : La quête de l'identité*, Flammarion, Paris.
- ERIKSON, P., 1986, Altérité, tatouage et anthropophagie chez les Pano : La belliqueuse quête du soi, *Journal de la société des Américanistes*, LXXII, 185-209.

- HAINEAULT, D-L., 1990, Pour en arriver à croire, Notes de travail sur un cas d'inceste mère-fille et ses implications sur la formation de l'objet pré-transitionnel, *Santé mentale au Québec*, 15, 2, 181-201.
- HAINEAULT, D-L., ROY, J-Y., 1984, *L'inconscient qu'on affiche, Un essai psychanalytique sur la fascination publicitaire*, Aubier Montaigne, Paris.
- HALEY, N., ROY, E., 1999, Canadian street youth: Who are they? What are Their needs?, *Paediatric Child Health*, 4, 6, septembre, 381-383.
- JARRY, D., 1987, *Les masques démasqués*, Fleurus, Paris.
- JEFFREY, D., 1995, Jeunes de la rue et incorporation, *Religiologiques*, 12, 169-180.
- JOHNS, E., RUDEL-TESSIER, M., 1993, *Emmett Johns, Pops, Dans la rue*, Bibliothèque nationale du Québec.
- LAMER, S-A., 1995, Graffiti dans la peau, Marquages du corps, identité et rituel, *Religiologiques*, 12, 149-167.
- LICHTENBERG, J. D., 1975, The development of the sense of self, *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 23, 3, 453-484.
- MAERTENS, J-T., 1978, *Ritologiques 3: Le masque et le miroir*, Aubier Montaigne, Paris.
- MARANDA, P., 1993, Masque et identité, *Anthropologie et Sociétés*, 17, 3, 13-28.
- MONETTE, L., 1990, Les fidèles de la mort, *Santé mentale au Québec*, 15, 2, 212-220.
- NAPIER, A. D., 1986, *Masks, Transformation, and Paradox*, University of California Press, Berkeley.
- PARAZELLI, M., 1999a, *Droits des jeunes et marginalisation*, 11^e colloque, Association canadienne pour la santé des adolescents, 7 mai, Montréal.
- PARAZELLI, M., 1999b, Quand la marge devient un lieu de vie, *Le Devoir*, 6 décembre.
- PERNET, H., 1988, *Mirages du masque*, Labor et Fides, Genève.
- POIRIER, M., LUSSIER, V., LETENDRE, R., MICHAUD, P. et al., 1999, *Relations et représentations interpersonnelles de jeunes adultes itinérants, Au-delà de la contrainte de la rupture, la contrainte des liens*, GRIJA, Montréal.
- ROY, J-Y., 1999, *Communication personnelle*, Montréal.
- SANDERS, C. R., 1987, Marks of mischief: becoming and being tattooed, *Journal of Contemporary Ethnography*, 16, 1, 395-432.

STEINER, C. B., 1990, Body personal and body politic : Adornment and leadership in cross-cultural perspective, *Anthropos*, 85, 431-445.

TISSERON, S., 1997, *Psychanalyse de l'image, Des premiers traits au virtuel*, Dunod, Paris.

ABSTRACT

The body, point of references for youths living on the street or their quest for a territory giving a sense of belonging

Many youths and young adults “living on the streets” wear or inscribe on their bodies distinctive signs: nicknames, torn or skilfully cut out clothes, restructured or inspired from another time, flamboyant hair colour and hairstyle, tattoo, piercing, painted masks on their face. Yet, the society in which they are brought up is marked by historical discontinuity and the values enhanced are that of excessive consumption likely to entail an over-investment to what pertains to the body. Our clinical observations as well as an incursion into the literature on tattoo and mask have brought us to draw notions of ritual, identification and transformation as tools of understanding various transformations having the body as object. The experiences of Stéphane and Lydia who took the risk of speaking through the therapeutic process, conveys their quest for a territory giving them a sense of belonging as well as an effort to appropriate their personal and often divided history inscribed within the body or its attributes.

RESUMEN

El cuerpo, un lugar de referencias para los jóvenes de la calle O la búsqueda de un territorio al cual pertenecer

Algunos adolescentes y jóvenes adultos “de la calle” llevan o inscriben signos distintivos en sus cuerpos: apodos, vestimentas con huecos o sabiamente cortadas, ropas arregladas o inspiradas en otra época, peinados y tinturas llamativas, tatuajes, “piercings, máscaras dibujadas en el rostro. Desde luego, la sociedad en la que han crecido está marcada por la discontinuidad histórica y la valorización de comportamientos de consumo, susceptibles de acarrear una inversión exagerada de lo que pertenece al cuerpo. Nuestras observaciones clínicas y una incursión en los escritos sobre el tatuaje y la máscara, nos han conducido a despejar la noción de ritualización, de identificación y de transformación como herramientas de comprensión de las diversas transformaciones que tienen como objeto el cuerpo, en los jóvenes de la calle. La experiencia de Stéphane y de Lydia, que se arriesgaron a hablar por medio de un

proceso terapéutico, da cuenta de la búsqueda por pertenecer a un territorio y del esfuerzo de apropiación de una historia personal fragmentada, que se inscribe en el propio cuerpo o sus atributos.